

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 37

Artikel: En wagon
Autor: Dourliac, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254054>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTRU Y



N° 37

Supplément du Dimanche 11 septembre

1904

EN WAGON

(Suite et fin)

De son côté, le jeune lieutenant de vaisseau, profondément blessé de l'injure faite à sa compagne bien-aimée, ne tenta plus aucune démarche, se bornant aux devoirs de stricte politesse, lettres de faire-part, cartes de visites aux fêtes et anniversaires, que le pauvre Alain, le cœur bien gros, mais esclave de sa consigne, brûlait régulièrement avec un profond soupir.

« Laissez donc ces enfants remuer un peu, madame, dit notre voyageur, d'un air aimable, retirant ses nombreux paquets, étalés devant lui comme des fortifications, le trajet est long et leurs petites jambes doivent s'en-gourdir.

— Merci, monsieur, mais je crains qu'il ne vous dérangent.

Encouragés par son sourire et ses bonnes paroles, l'aînée des fillettes s'était rapprochée du « monsieur » que jusque là elle avait pris pour un parent de Croque-mitaine . . .

— Comment t'appelles-tu, mignonne ?

— Marguerite, et mon frère Paul et ma sœur Lina.

— Et toi, grand garçon, quel âge as-tu ?

— Huit ans, et Marguerite cinq et Lina deux. N'est-ce pas, Lina? »

Et il riait délicieusement au bébé pour le faire rire.

— Vous avez fort à faire avec ce petit monde, madame.

— Oh, monsieur, j'en ai l'habitude, je les ai nourris, élevés et personne que moi ne s'occupe d'eux.

— Et vous vous entendez à voyager !...

— Femme de marin, j'étais à bonne école.

— Ah ! . . .

Il n'en dit pas plus long, se rejetant dans son coin et feignant de s'assoupir ; mais regardant vaguement toute cette petite famille.

Et lui aussi, aurait pu avoir des petits-enfants s'il n'avait eu un fils ingrat, révolté. Sa vieillesse triste et solitaire se serait réchauffée près de ces joyeux bambins, tandis qu'il vivait seul, qu'il mourrait seul. Que de déceptions dans la vie !

Dieu était vraiment trop indulgent pour ces enfants dénaturés qui oublient le respect dû aux cheveux blancs de leur père !

Les petits soupaient maintenant, leurs quenottes dévoiraient à merveille ce festin improvisé. Pour eux, c'était la journée aux dinettes, tout étant bien meilleur qu'à table.

Et il contemplait avec attendrissement, cette fois, ces blondes têtes, ces joues roses, et la jeune mère veillant, occupée d'eux, sans cesse, comme une poule des poussins. Charmant tableau qui l'intéressait de plus en plus à ses compagnons d'un jour !

« Pourquoi les exposer à un si long, si fatigant voyage tous éblouissants de santé. Question de luxe, de plaisir ? Mais non ils voyagent trop simplement, sans femme de chambre, sans gouvernante et m'est avis que l'on s'est imposé un gros sacrifice pour ce coûteux déplacement. Mais que vont-ils faire à Marseille, dans cette saison torride où l'on fuit le soleil ? Il n'y a qu'un gousteux comme moi pour trouver ma Bretagne trop froide, même en plein été.

« Ils vont peut-être attendre le père revenant des mers lointaines, mais cette jeune femme en deuil, cette grande tristesse, ces yeux rougis indiquent plutôt une veuve ? »

Et le train filait à toute vapeur à travers la nuit noire pendant que la maman, le souper fini, préparait le coucher.

Déjà le vieux monsieur avait baissé les stores, et tendu la bande bleue servant à tamiser la lueur vacillante de la

lampe ; déjà il s'était emparé du garçonnet, bien enveloppé dans la moitié de sa couverture et l'avait installé en face de lui, pendant qu'elle, la mère, s'occupait des fillettes.

— Mais, Monsieur ne vous gênez pas ainsi, vous ne pouvez plus allonger vos jambes, vous aussi avez besoin de repos.

— Laissez donc, madame, croyez-vous que j'ai toujours eu une aussi bonne couchette ? Un vieux soldat est habitué à la dure. N'est-ce pas, Paul, que je ne te fais pas peur et que nous serons très bien à côté l'un de l'autre comme deux amis ? »

Un train croisa, passant comme l'éclair avec un bruit de tonnerre.

Paul se précipita à la portière pour le suivre à perte de vue. Dans ce brusque mouvement, une médaille qu'il portait à son cou sortit de sa chemisette de marin.

M. de Lornec l'examina curieusement.

« Qu'est-ce que cela ? »

L'enfant, étonné de l'altération de sa voix, le regarda et répondit : « C'est un médaillon qui vient de mon père, je le porte parce que je suis l'aîné maintenant . . . Il ne faut pas en parler devant maman, ajouta-t-il tout bas et mettant son petit doigt devant sa bouche, ça lui ferait de la peine. »

Un instant après, le mignon, tombant de sommeil, dormait à poings fermés.

Le vieillard, le front appuyé contre la glace, sentait une rosée humide glisser le long de ses joues et couler dans sa barbe blanche . . .

Ainsi c'était donc vrai, cette jeune mère était la femme qu'il avait repoussée, ces chérubins ses petits-enfants ! Il reconnaissait bien ce médaillon, cette mèche de cheveux blonds, des cheveux de sa femme . . . mais son fils, son fils ?

Et une douleur poignante lui étraignait la gorge, lui torturait le cœur.

Eh bien, oui, son fils était mort ; là-bas, là-bas, loin de lui, sans sa bénédiction, sans son pardon.

Mort, était-ce possible ?

Tout le lui prouvait, hélas ; les innocentes paroles de l'enfant, et celles mêmes de la mère : « Mon mari était marin » et la meilleure preuve de son malheur c'était là, dans son coin, libre, maintenant que les enfants dormaient, la pauvre femme portait sans cesse son mouchoir à ses yeux.

Pauvre Henriot ! comment était-il mort !

Sûrement comme un Lornec, là-bas, sur son vaisseau, foudroyé au banc de quart, ou en plein combat, à la tête de ses fusiliers dans quelque embuscade de sauvages, comme Rivière ou Balny. Et il le voyait mutilé, sanglant au fond d'une rivière. Ou bien enlevé par quelque maladie terrible, entouré des siens en pleurs, cherchant vainement ce père qui l'avait renié pour lui confier ses orphelins dont pas un ne portait son nom . . . Une petite s'appela Marguerite comme la chère créature qui lui avait donné une année de bonheur, l'unique de sa vie. Oh ! si elle avait vécu, tout cela ne serait pas arrivée, elle n'eût pas laissé le père et le fils se séparer à jamais ; elle eût retenu leurs deux cœurs près du sien.

Paul, Lina ; les noms des autres grand-parents, sans doute, dont on devait souvent parler aux petits avec tendresse et respect.

. . . . Et c'était fini, son fils était mort ; était-ce possible ?

Oui, il se rappelait, il y avait quelques semaines, il avait vu le facteur remettre à Alain une lettre bordée de noir ; comme les autres, elle ne lui avait pas été remise. Il comprenait maintenant l'air bouleversé du vieux serviteur . . . Pauvre Alain ! il pleurait son jeune maître, celui qu'il avait porté et amusé tout petit.

Et lui, qu'avait-il donc fait ce jour-là ?

Il était à la chasse !

Bien sûr, pas une pensée, pas un regret à l'absent !

. . . Et à présent, lui aussi, il pleurait, là, en wagon, à côté de la veuve.

« Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! on s'entête, on ne veut pas céder, ouvrir ses bras à l'enfant que l'on pleure tout bas et puis la mort vient, sournoise, vous le prendre et l'on ne sait même pas où est sa tombe. Comment, où, quand est-il mort ?

« N'est-ce pas terrible, un père à qui le hasard apprend la mort de son fils !

« Il voulait interroger, il n'osait par crainte de changer en certitude l'horrible doute.

« Il faut pourtant qu'il sache . . . son fils mort, la pauvre femme sans fortune n'a plus personne. Elle retourne dans son pays sans doute, là-bas, bien loin où elle va retrouver une famille qui ne la repousse pas.

« Oh, ça, par exemple, ça ne sera pas ; je saurai bien l'empêcher ; c'est à moi de remplacer leur père, d'être maintenant leur soutien ; je leur ouvrirai tout grands mon cœur et ma maison, ce seront eux qui me fermeront les yeux. »

Mais le voudront-ils, le voudra-t-elle, elle, cette jeune femme, si cruellement offensée ? Oh ! je m'humilierai s'il le faut, mais je ne veux pas les quitter et ils ne partiront pas.

La nuit s'acheva bien cruelle, et pour le vieillard désolé et pour la jeune femme toute à ses souvenirs.

Brisés de fatigue et d'émotion, ils s'endormirent à leur tour, aux premières lueurs du jour.

Un choc violent les réveilla : « Marseille, tout le monde descend. »

Et vite la maman remit sur ses pieds et apprêta tout son petit monde pendant que le commandant, vif comme à vingt ans, aidait ses chers compagnons à descendre.

« Jeanne ! . . .

— Henri ! . . .

Un homme au teint basané à l'allure martiale, porteur d'une rosette rouge, reçut la jeune femme dans ses bras et poussa en même temps un cri de surprise :

« Mon père !

— Eh ! oui ! monsieur, » dit le commandant, essayant de reprendre son ton sévère.

Mais bulbutant, suffoquant de joie, sentant son cœur se fondre après les poignantes angoisses de la nuit, il ne sait plus que dire :

« Henri, mon cher, bien cher enfant ! »

Les embrassements prolongés retardèrent les explications, mais tout à coup Henri s'arrêta :

« Et Guy, dit-il, vivement : je ne le vois pas ? » Ap-
puyée contre la poitrine de son mari la mère sanglotait :
« Notre pauvre Guy. . . ce n'est pas ma faute. . . va. . .
Dieu nous l'a repris. . . mort. . . enlevé par le croup. »

Le père devint livide, se raidit pour ne pas tomber, es-
sayant malgré cette cruelle douleur de trouver pour sa
Jeanne un mot de consolation.

« Mon fils, dit d'une voix tremblante, le vieux gentil-
homme dont le visage était profondément altéré ; je suis
bien puni, je souffre plus que vous et je donnerais avec
joie, aujourd'hui, le peu d'existence qui me reste pour
embrasser une fois l'enfant qui portait mon nom. »

Huit jours après, la vieille maison, vide et désolée de-
puis si longtemps, retentissait de cris joyeux et de ga-
zouillis d'enfants.

Henri, qu'une affreuse blessure avait forcé à démis-
sionner et qui rentrait en France à peine guéri, était venu
s'installer auprès du vieillard qu'il ne devait plus quitter.

L'année suivante, un autre petit Guy vint ramener le
sourire sur les lèvres de l'aïeul, mais l'aïeul n'oublia ja-
mais le premier né, celui qu'il n'avait pas connu. . .

Chaque matin, jusqu'à sa mort, il alla au petit cime-
tière du village, s'arrêtant longuement devant une pierre
blanche sur laquelle on lisait :

GUY-ROGER DE LORNEC
AGÉ DE DIX ANS
REGRETTE
DE SON PÈRE ET DE SA MÈRE
et surtout
DE SON GRAND-PÈRE

A. DOURLIAC.

Propos du Docteur

La neurasthénie. — Si nous parlions un peu « neur-
asthénie ! ». C'est le cas ou jamais, puisque le vingtième
siècle est le siècle de la neurasthénie et que tout le monde
en souffre.

Avez-vous subi quelquefois cette douleur de tête spé-
ciale qui consiste en une sensation de pesanteur effroyable,
contre laquelle tout courage est vain ? Avez-vous cherché
vos mots éperdument sans les trouver ? Vous êtes-vous
senti lâche devant le travail ? Avez-vous, parfois, éprouvé
des vertiges, des fourmillements et des tressaillements
dans les jambes, et senti, au niveau des reins, une sorte
de courbature ?

Oui. Eh bien ! vous n'êtes qu'un vulgaire neurasthé-
nique !

Ou, pour mieux dire, vous êtes une victime de cette
maladie cérébro-gastrique qui fait bien des ravages sous
la calotte des cieux.

On pourrait classer la neurasthénie en quatre genres :

1^o Celle qui donne des symptômes « asthéniques »,
c'est-à-dire faiblesse et lassitude habituelles, faiblesse de
l'estomac et des reins ;

2^o Celle qui donne des symptômes « meso-gastriques »,
c'est-à-dire délabrement, barrement, tiraillement et serre-
ment de l'estomac, sensation de poids, creux et fausse
faim ;

3^o Celle qui donne des symptômes purement « gastri-
ques », c'est-à-dire flatulences, vapeurs, gonflements,
oppressions, bâillements, douleurs, aigreurs, crampes,
brûlures et vomissements ;

4^o Et, enfin, celle qui donne des symptômes « névro-
siques », insomnies, frilosités, sueurs, irritabilités, hypo-
condries, vertiges, toux, palpitations, crampes, névralgies,
crises.

Ces deux dernières formes sont les plus graves et né-
cessitent des soins qu'il ne faut pas négliger.

Donc, alimentation très sévèrement choisie : c'est la
première chance de guérison.

Peu de liquides, pas de graisse, pas d'acidité, pas de
crudité. Eviter les ragouts, les sauces ; manger, de préfé-
rence, des viandes grillées, des légumes en purée, ou
préparés à l'anglaise, c'est-à-dire cuits à l'eau, avec un
morceau de beurre au dernier moment (non cuit), des
pâtes, nouilles, riz, macaronis ; des fruits cuits.



Toilette de jeune femme en toile gris perle :

Trois plis ronds à l'empiècement séparés par des petits plis.
Corsage froncé sur haute ceinture. Les trois plis ronds se ré-
pètent à la jupe pour se terminer en flou et très large dans le
bas.